

JADIS

IMITÉ D'UNE ANCIENNE CHANSON FRANÇAISE

AIR : *Le Vieux Braconnier*

*Jadis dans notre patrie
Durant l'hiver on fêtait
Et, pour égayer la vie,
Tout chacun se visitait.
Le Canadien, dès l'aurore,
S'occupait de ses amis,*

*Jadis, jadis,
On fêtait—on fête encore :
Ne regrettons pas jadis !*

*Jadis, sur la neige blanche,
Raquette au pied l'on marchait,
La semaine ou le dimanche,
Ensuite on réveillonnait.
La glissade, un chant sonore,
De tout nous étions ravis,*

*Jadis, jadis,
On glissait—on glisse encore :
Ne regrettons pas jadis.*

*Jadis on mangeait des huîtres
Et l'on faisait des chansons,
C'était à briser les vitres
Tant s'amusaient les garçons !
Mais faut-il que l'on déplore
Le passé, les vieux amis ?*

*Jadis, jadis,
On chantait—on chante encore :
Ne regrettons pas jadis.*

*Jadis, la Saint-Jean-Baptiste
Nous retrouvait tout en feu,
Jamais de figure triste
Sous l'éclat d'un beau ciel bleu.
Ce grand jour qui nous honore
Nous voyait tous réunis.*

*Jadis, jadis,
C'est bien ce qu'on voit encore :
Ne regrettons pas jadis.*

*Jadis, quand la Canadienne
Aimait, c'était pour toujours,
Vieillards qu'il vous en souviennent.
Vive le temps des amours !
Servir celle qu'on adore
Bannissait tous les soucis*

*Jadis, jadis,
On aimait—on aime encore :
Ne regrettons pas jadis !*

Benjamin Sulte

LES COUREURS DE DOT

La vie, la vie, quelle drôle de pantomime, hein ? Qu'il suffise à Dieu, par un simple caprice de sa volonté, de tirer un peu sur le fil de l'existence, et nous voilà piteusement suspendus entre mille et un grimaces du sort, plus ou moins tristes, plus ou moins réjouissantes ; et dire que toutes ces contorsions, au sein desquelles nous nous débattons tous comme des diables dans l'eau bénite, c'est encore de la vie, toujours de la vie ! A chacun sa part ici-bas, la meilleure des philosophies n'est-elle pas d'apprendre à se passer de celle des autres ? C'est mon opinion ; de cette façon, je vous assure que notre pauvre vie a parfois son côté amusant, selon son hilarité de caractère, bien entendu, et, là-dessus, je vous jure que ma nature n'a pas été ménagée ; c'est mon lot heureux de savoir envisager les événements sous leur aspect farceur, que voulez-vous, il n'est pas donné à tout le monde d'être sérieux. Tenez ! la preuve, c'est que je m'efforce de venir causer sérieusement avec vous, ce soir, et que, en dépit de ma bonne volonté, je vous arrive entre deux bouffées d'un fou-rire incontrôlable. Savez-vous ce qui les provoque ? Les nerfs ? Non, mieux que ça ; assurément, vous ne pouvez concevoir, il y a tant de folies qui amusent les hommes. Eh bien !... ce sont messieurs les "coureurs de dot" à prix fixe... à l'état

épidémique dans notre humble canton. Voyez : il y a de quoi s'amuser, n'est-ce pas ? Leur course effrénée auprès des demoiselles réputées héritières les rend dignes d'attention populaire, on ne peut plus, comme sujets de haute comédie, genre très chic fort à la mode de notre siècle. O Molière ! que n'es-tu de nos jours !

Ne vous est-il jamais arrivé de croire qu'il devait exister, quelque part, une certaine agence matrimoniale dont le but philanthropique est de lancer les "coureurs de dot" à la recherche de ce vil métal, pour lequel ceux-ci semblent réellement pris de vertige, tant leurs aspirations entretiennent un culte fervent aux jeunes héritières ?

Un célèbre romancier a dit, en parlant de la France, que celle-ci "n'avait fait que changer de juifs." Que ce romancier s'avise de traverser l'Atlantique, qu'il vienne au pays, et, ma foi ! vous verrez son étonnement épating, de constater le nombre infini de "juifs" faisant cercle autour du veau d'or, et de quel or, grand Dieu ! spéculation deux fois odieuse, deux fois flétrissante, parce qu'elle cache, sous amour à faux poids, la plus vile, la plus basse des convoitises !

Oui, vous dis-je, les "coureurs de dot" font irruption par tous les points cardinaux ; on n'entend que ça, or, ne parle que de ça, une vogue furibonde, un vrai boudlage politique, quoi !

Ciel ! où allons-nous ? N'est-ce pas l'heure où l'indignation féminine, à son comble, demande à la science cet autre Pasteur émérite capable de cautériser à jamais la société de cette huitième plaie d'Egypte, perfide morsure faite à la moitié du genre humain par cette autre quasi-moitié qu'on nomme : "Coureurs de dot."

Où sont les hommes d'antan ? Où est ce jeune homme courageux, énergique, confiant en l'avenir, dont le cœur fixé sur la femme de ses rêves, travaille à la mériter, afin de l'associer à sa vie, quand il se croira en mesure de se créer un vrai bonheur, qu'il confiera avec fierté à celle qui le paiera de retour, en tendresses et en dévouement ? Où sont ces amis d'élite, ces amis superbes d'autrefois ?

Pourtant, quelle ambition plus légitime que celle d'aimer et d'être aimée. Se reposer sur le cœur d'un brave homme, connaître les douceurs de l'amour, du foyer, n'est-ce pas la naturelle destinée de la femme ?

Hélas ! l'égoïsme, devenu féroce, ne s'est-il pas accaparé la première partie et, l'autre, n'est-elle pas à jamais lancée dans le mouvement furieux qu'opèrent "les coureurs de dot !" ?

Où sont les exceptions à ces deux catégories que je m'incline profondément devant elles ! ! !

On critique après cela, l'émancipation de la femme. Mais, messieurs, aux grands maux, les grands remèdes—instinct de conservation individuelle—l'homme n'étant plus ce qu'il devrait être, il faut nécessairement un fort et un faible parmi nous ; la force devenue faiblesse, la femme, elle se doit de ne pas laisser tomber le drapeau de la dignité, de l'honneur dans la fange. De là, cette lutte à outrance de l'homme contre la femme qui veut revendiquer ses droits.

Aussi, quelle tyrannie, l'homme de nos jours, vise à la bourse, à la dot ; la femme vise au cœur, arrive un moment où la fourberie et la trahison triomphent—ces deux êtres, alors également déçus, l'un dans la cupidité, l'autre dans son bonheur volé, pleurent et maudissent la pente fatale vers laquelle leur égarement les a tous deux poussés, irrévocablement. Car le bonheur ne s'achète pas, de même que l'on fait pour un objet de luxe. Il s'ensuit, en ce cas, que la mort est ardemment convoitée pour mettre un terme à un tel enfer ! Malheur inouï ! se renouvelant tous les jours. Regardez autour de vous—les exemples ne manquent pas—A qui la faute du naufrage ? N'est-ce pas à celui qui, ayant au cœur une telle sécheresse de sentiment, n'a pas dédaigné de prostituer le meilleur de son amour à la plus vulgaire des cupidités !

N'est-ce pas monstrueux de fausser aussi vilement l'amour vrai ? de vouloir river à son existence hypocrite une femme aimante et dévouée, quand, en échange, vous lui apportez un misérable cœur pétrifié d'égoïsme et d'une révoltante lacheté !

"Coureurs de dot," croyez-moi, un conseil, si vous

voulez assurer votre bonheur ; dépouillez généreusement le vieil homme, apportez à la femme de votre choix une loyauté, un esprit de franchise, qui soient sévères par estime, et indulgentes par affection. Peu importe que cette femme soit héritière ou non, c'est avec le cœur qu'on aime, qu'on reconnaît entre toutes l'âme que Dieu créa sœur de la sienne et, non pas, avec cette froideur de raisonnement qui sent la cupidité à cent vingt lieues à la ronde. Si, au contraire, vous persistez dans vos convoitises, alors, continuez à vous donner en spectacle, vous amusez beaucoup les jeunes filles qui défieront vos pièges naïfs et misérables. L'appât est trop visible, voyez-vous, ça ne mordra pas ! Tenez ! réellement, vous éveillez ma pitié, Pour dernière monnaie du cœur, je consens à vous glisser un second conseil : saupoudrez votre gros bon sens de quelque poésie, ce sera plus passable, si ce n'est fort acceptable. Supprimez vos belles phrases de rhétorique, qui suintent l'éloquence, sans jamais toucher.

Rappelez-vous ceci : "Celui qui mieux dit je vous aime, est celui-là qui mieux ment !" Auriez-vous toujours ignoré l'amour vrai, tenant à la fois de la sensibilité et de la ténacité ? Alors, mes pauvres amis, fiez-vous à ce grand homme d'esprit qui a si bien connu l'amour. De grâce, messieurs, imitez un peu plus ce beau sentiment, je vous en prie, pour l'honneur de votre candidature, il le faut ! Si non, vous risquez fort de passer les plus belles années de votre jeunesse en campement... ambulante, ce qui retarderait énormément votre grosse ambition, avouez-le.

Amies héritières, à vous, je dis : soyez prudente, soyez craintive, éprouvez, éprouvez celui qui vous fait la cour, dussiez-vous en souffrir. C'est à l'épreuve qu'on reconnaît les hommes solidement trempés. Si ce jeune homme est sérieusement épris de vous, il pardonnera vos armes, vous sachant sur la défensive, croyez-moi, celui-là, seulement ne vous appréciera que plus, dans l'avenir, pour lui avoir inoculé une si forte dose d'énergie, envers et contre tous. Mais, chères amies, si, dans vos heures d'aussi terribles épreuves, il vous arrive de considérer comme défaut d'avoir une fortune accolée à votre nom, songez que la plus grande, la plus enviable des richesses est de posséder une âme qui vous comprenne, qui vous aime, et qui sauvegarde religieusement le bonheur vrai. Qu'importe le reste—on est toujours une force à deux, et, la main dans la main, on brave héroïquement les orages de la vie, d'ailleurs, le Destin sourit et encourage les âmes vaillantes qui ont foi en lui !

Ah ! je vous vois d'ici m'attribuer une théorie que je ne prêche pas en pratique. C'est vrai, que voulez-vous ? j'ai une peur affreuse du mariage, moi !—faiblesse de caractère probablement—car, je n'oserais jamais mettre ces pauvres hommes à la torture de l'épreuve.

Conclusion : je coifferai dame Catherine—par excès de sensibilité—déjà je commence à en nouer insensiblement les *gorgettes* autour de mon cou. Pas vilain bonnet après tout, qui sait, c'est une mode très chic. Sainte-Catherine a toujours passé, pour n'être pas bête du tout, chacun ses prétentions. Badinage à part, je vous avoue plus franchement : j'ai une peur bleue, inouïe, qu'on m'épouse... pour mon argent !

V. DE PRAIRIE.

Laprairie, novembre, 1896.

UN REFRAIN A FAUVETTE

Fauvette, tu as si bien chanté les beautés et les charmes de notre Trois-Pistoles, que je voudrais être aussi Fauvette pour pouvoir te chanter mes remerciements et félicitations.

Je t'invite bien cordialement, dans la prochaine belle saison, à prendre ton essor vers le pays des amours dont tu rêves toujours. Oui, Fauvette,

Donne à ton aile un peu plus d'envergure
Et refais-toi de nouvelles amours.
Comme un oiseau qui laisse la ramure,
Reviens encore à la villa D'Amours.

ALOUETTE.